



CHAPITRE XXVIII.

On ne saurait pousser la politesse plus loin que ne le font les hommes; car, malgré les prérogatives de leur naissance, la plupart d'entre eux cèdent le pas à tous les animaux du globe.

Dix heures sonnaient à la paroisse Notre-Dame lorsque le vicomte entra chez Popot, occupé à déballer

des livres qu'il plaçait au fur et à mesure sur des rayons. Dès qu'il aperçut le secrétaire du préfet il vint au-devant de lui et le reçut avec les témoignages du plus grand respect, et lui dit :

— Vous voyez, monsieur, je m'occupe de vous.

— C'est très bien, répondit le vicomte : je viens, de la part de monsieur le baron, vous demander si vous avez les œuvres complètes de Volney et l'histoire du *Bas-Empire* de Lebeau.

— Oui, monsieur, je possède les deux ouvrages parfaitement complets; mais malheureusement ils sont encore pêle-mêle avec Voltaire et

Corneille dans une caisse qui est au premier étage.

— Ah ! tant pis ; monsieur le baron désirerait l'un de ces deux ouvrages à l'instant même.

— Si vous voulez attendre quelques minutes je vais vous satisfaire.

— Volontiers, mon cher monsieur, j'attendrai.

— Pour que vous ne restiez pas seul dans la boutique, je vais faire descendre ma femme. Justement, la voici.

Il le conduisit vers madame Popot, qui le reçut avec beaucoup de grâce et d'amabilité, sachant qu'il était secrétaire de M. le baron. Le vicomte était enchanté de voir que le

mari aplanissait lui-même les difficultés et qu'il pourrait sans crainte déclarer à madame Popot les sentimens du préfet ; enfin, le mari sortit.

Seul avec la belle libraire, le vicomte ne perdit pas un instant pour entamer la conversation et entrer sur le champ en matière. Il lui demanda si le spectacle de la veille l'avait amusée, si elle connaissait le parc de Versailles et ses environs. Madame Popot répondit qu'elle avait été enchantée d'entendre, pour la dernière fois peut-être, Martin et madame Gavaudan.

— Connaissez-vous M. le préfet ?

— Non, monsieur, c'était hier la

première fois qu'il s'offrait à mes yeux.

— Comment le trouvez-vous ?

— Mais très bien ; j'en ai entendu faire le plus grand éloge.

— Que ne le connaissez-vous plus particulièrement !

— Je ne puis espérer d'avoir cet honneur.

— C'est cependant ce qu'il brûle de vous prouver lui-même.

— Comment cela ?

— Ecoutez-moi , madame ; les momens sont précieux et je ne veux pas en perdre un seul. Apprenez donc que vos charmes, votre beauté, ont fait sur le cœur de M. le baron l'impression la plus vive ; il vous

aime et m'a chargé de vous l'annoncer ; en attendant qu'il vienne le jurer lui-même à vos pieds, il vous supplie d'accepter ce brillant pour l'amour de lui.

En même temps il lui présenta la bague que le préfet lui avait remise. Comme madame Popot paraissait troublée, et qu'elle ne répondait pas, il ajouta :

— Ne craignez rien ; je suis son plus zélé serviteur. Monsieur le baron m'honore de sa confiance ; j'espère être assez heureux pour mériter la vôtre, et pour annoncer à monsieur le préfet que vous agréez son hommage ; parlez, on pourrait revenir ; songez que l'amour d'un

personnage si puissant n'est point à dédaigner.

Comme madame Popot se taisait, le vicomte ajouta : — Que dois-je augurer de votre silence, madame ?

Un peu remise de son trouble, elle répondit :

— Je ne mérite pas l'honneur que me fait monsieur le baron, mon devoir me dicte un refus ; je ne puis accepter ce brillant, daignez le reprendre. En parlant, sa voix était tremblante : le vicomte, expert en galanterie, repoussa doucement la main de madame Popot qui présentait la bague.

— Qui ! moi ! reporter à monsieur le préfet ce qu'il avait tant de plai-

sir à vous offrir ! D'ailleurs votre refus donnerait à mon maître le coup de la mort. Ah ! madame, songez qu'il vous aime, qu'il vous adore ; lorsque vous l'aurez entendu vous serez moins cruelle, j'en suis certain. Ce n'est point un seigneur qui vous parle par ma voix ; c'est le plus tendre et le plus fidèle des amans. Conservez donc ce diamant. Au reste, vous le lui remettrez vous-même : car vous devez vous attendre à le voir ici bientôt. Mais que lui dirai-je?... parlez... un mot, un seul mot...

Madame Popot, qui déjà avait éprouvé une vive émotion en voyant le baron M..., interrogeait son cœur

pour savoir ce qu'elle avait à répondre, et déjà l'amour s'y glissait. La certitude d'être aimée agitait délicieusement son ame; elle ne put prononcer que ces mots : — Dites à monsieur le baron..... assurez-le que.....

On entendit du bruit. Le secrétaire, habile à profiter de tout, ajouta : — Il suffit; on vient, taisons-nous; demain nous nous reverrons.

A peine il avait fini de parler que Popot rentra, suivi de Brismiche qui était chargé de volumes; il demanda excuse au vicomte de l'avoir laissé si long-temps seul avec son épouse; mais il n'avait pu faire au-

trement, ayant été obligé de déballer des caisses entières pour trouver les deux ouvrages dont monsieur le préfet avait besoin. Le secrétaire avait parfaitement réussi; Popot promit de fournir au baron tous les livres dont il aurait besoin.

— Il suffit, répondit le vicomte; je vais vous quitter. On m'attend au secrétariat; j'ai quelques ordres à donner, et demain je reviendrai chercher un roman nouveau. A l'honneur de vous revoir, madame et monsieur.

Il sortit. M. Popot ne se sentait pas de joie; il disait à son cousin : — Quel bonheur pour moi d'avoir rencontré le vicomte au spectacle!

— Votre fortune est faite, répondit Brismiche.

— J'aimais déjà beaucoup Versailles, dit Popot; il m'est mille fois plus agréable encore; et toi, ma chère amie, qu'en penses-tu?

— Je suis de votre avis.

Madame Popot faisait bien d'autres réflexions; elle ne pouvait se rendre compte des divers mouvemens de son ame. — Eh quoi! disait-elle, le préfet m'aime! Mais où me conduira cet amour? quelles en seront les suites? Je ne puis y répondre sans être coupable; je me dois à mon époux, je lui ai donné ma foi; je n'éprouve point pour lui, il est vrai, ce sentiment qu'on nomme

amour et qui a tant d'empire sur notre ame : un autre ne doit point me le faire connaître, fût-ce même monsieur le baron. Il est vrai que personne ne peut lui être comparé; il est au-dessus des autres hommes, et par son rang, et par ses qualités personnelles; c'est cette raison si puissante qui doit me prémunir contre moi-même, et me fournir des armes contre les prestiges de la galanterie et contre tous les attraits de la séduction. Elle formait ainsi des projets qu'un mot du préfet devait détruire.

Laissons un instant la belle madame Popot s'abandonner à ses réflexions, et voyons ce qui se passe

à la préfecture entre monsieur le baron et son secrétaire. Ce dernier rendit compte de son message, des observations de la belle libraire et de ses hésitations. — Elle est à moitié vaincue, dit-il au baron; votre présence fera le reste.

Le baron ne put s'empêcher de sourire de la réflexion du vicomte; il ajouta : — Je t'assure, mon ami, que cette femme m'a fait une impression si vive que je suis certain qu'elle sera durable.

— Je n'en suis point surpris; que sera ce donc lorsque vous l'aurez vue de plus près et que vous aurez joui des douceurs de son entretien? C'est une candeur, un langage si

touchant, si vrai, si pur, un son de voix qui va à l'ame! Elle met de la grâce jusque dans les choses les plus indifférentes et les plus simples. La nature, avare de ses dons pour le reste des humains, les lui a prodigués; elle les possède tous, plus qu'aucune autre personne de son sexe. Je ne connais qu'un seul être sur la terre qui puisse lui être comparé, et s'ils étaient unis ensemble...

— Vicomte, reprit vivement le préfet, je te devine, voilà de la flatterie, du courtisan: silence!

— Puisque vous le voulez, M. le baron, je me tais.

— Et le mari, ajouta le préfet, nous n'en avons pas dit un mot.

Le vicomte, parlant d'un éclat de rire : — Ah ! ah ! ah ! C'est un mari dans toute la force du terme, de ces bons et honnêtes humains qui peuplent Paris et Versailles. Mais nous ne sommes pas ici pour nous occuper de ces messieurs — là. Songeons à votre belle.

— Tu as raison, je voudrais bien la voir demain, lui parler. Sais-tu qu'il y a vingt-quatre heures que je l'aime, qu'elle ne le sait encore que par toi, que je ne lui ai pas encore dit que... En vérité, mon ami, cela me désespère.

— Que voulez-vous, M. le baron ; il faut prendre votre mal en patience. Si j'en crois certain pressen-

timent, la journée sera heureuse ; il ne tiendra qu'à vous de joindre sur votre front les myrthes de l'amour aux lauriers de la gloire. Le plaisir et le bonheur, pour être un peu achetés, ne vous en paraîtront que plus doux et plus piquans.

— Allons, attendons jusqu'à demain : entrons dans mon cabinet ; car tous ces messieurs sont inquiets ; ils ne savent ce qui peut nous occuper. Ainsi, mon cher, tu vas encore avoir des ennemis, des envieux, des jaloux.

— Peu m'importe, répondit le vicomte ; je puis tout braver, si je suis assez heureux pour vous être agréable.

— Sois tranquille, compte sur mon amitié. Fais naître pour moi l'occasion de te la prouver, et tu me connaîtras.

M. le baron sortit et reparut avec son secrétaire au milieu de tous les employés de la préfecture. Comme on les avait vus s'entretenir gaiement ensemble, on pensa qu'il allait reprendre son humeur enjouée et que toutes les inquiétudes qui avaient paru le tourmenter étaient dissipées. La conversation devint générale; le vicomte ne quitta pas le préfet. Ses amis, ses rivaux, ses envieux, virent que sa faveur était au plus haut degré. Le reste de la journée se passa bien : on se sépara; le baron,

en espérant que le lendemain, il verrait sa belle; et le vicomte, en songeant aux moyens de satisfaire le préfet. Chacun était affecté suivant les desseins ou les sentimens dont son ame était agitée. M. Popot ne rêvait que richesses; il se voyait le protégé du préfet et bâtissait des châteaux en Espagne.

Quant à madame Popot, son ame flottait entre mille incertitudes. Elle ne savait à quoi s'arrêter, se fixer. Son imagination lui montrait le baron si séduisant, si noble, si généreux; son cœur le lui faisait voir si tendre, si sensible, si amoureux, exprimant avec grâce les sentimens dont le vicomte lui avait peint la vivacité et

l'ardeur, qu'elle ne savait comment elle pourrait résister à son vainqueur. Elle désirait le voir et craignait encore plus de se trouver avec lui. C'est dans ce flux et reflux de pensées si différentes, si contraires, qu'elle passa le reste de la journée et la nuit qui précédèrent ce jour qui devait lui offrir le bonheur. Cette félicité se présenta d'abord sous l'aspect le plus riant; mais hélas! elle fut suivie des plus cruels revers et des chagrins les plus cuisans. N'anticipons pas, toutefois, sur les événemens.

~~~~~

## CHAPITRE XXIX.

A moins d'une vertu surnaturelle ( et combien en citerez-vous d'exemples? ), comment pourrait-on se bien conduire avec un homme qui, souvent fort peu agréable au physique, l'est encore moins au moral, et du côté de l'esprit et des manières?

Le jour parut; le baron, moins inquiet que madame Popot, avait pu se livrer au sommeil; des songes